

**La REDOUTE de SIDI-BEL-ABBES**  
**Cinq années avant la fondation de la ville.**  
**1843-1847.**

 Pr. Karim OULDENEBIA<sup>1</sup>

Le XIX<sup>ème</sup> siècle reste au cœur du présent, comme dans l'Histoire de toutes les villes coloniales. Une petite partie d'une genèse historique de la ville de Sidi-Bel-Abbès, s'accumule entre l'installation d'une redoute le 12 juin 1843 et l'approbation du projet de construction d'une ville le 10 novembre 1847. En attendant, la promulgation officielle du décret de fondation de la ville coloniale, le 05 janvier 1849. En effet, cet ensemble d'événements depuis l'année 1843, s'inscrit dans la continuité d'une recherche permanente sur la connaissance du passé de toute une région<sup>[1]</sup>. Cette étude ne se veut pas être une instrumentalisation pour justifier encore une fois, l'histoire erronée d'une fondation «ex-nihilo». Cette explication avancée ça et là, nous paraît dépassée aujourd'hui. La démarche historique qui va suivre cherche à dissiper une illusion plutôt qu'à dresser les mythes fondateurs d'une ville. Cette illusion elle-même est obscure, tout simplement parce qu'elle n'est pas encore écrite et sous ce constat historique, beaucoup reste à faire.

En 1843, la redoute a été le premier composant d'une grande stratégie militaire coloniale, qui a fait que cette ville pénètre doucement de l'extérieur à l'intérieur de l'Histoire contemporaine de l'Algérie. Il est donc évident qu'on s'y intéresse. Du moins, par une approche historique. La colonisation et la guerre marchaient vraiment ensemble. On ne le répétera jamais assez. D'un côté, le général Lamoricière qui multipliait ses sorties en bivouac pour scruter tout le territoire de l'Oranie. De l'autre côté, les forces endurentes de l'Émir Abdelkader bâtaient de l'aile. Il faut bien le reconnaître. L'Émir, avec son projet bien né, au traité de la Tafna le 30 avril 1837, ne pouvait continuer à garantir la protection du territoire des Beni-Ameur. La guerre de l'armée coloniale contre l'Émir Abd-el-Kader s'accompagne d'un renforcement en troupes et en officiers d'état-major dont certains, ayant travaillé à l'élaboration des cartes de France. Le 16 mai 1843, lors de la campagne du duc d'Aumale pour la prise de la smala, des topographes ont accompagné cette expédition parmi eux: Durrieu et Dupin. Pour dire que la topographie et la cartographie ont été une arme redoutable contre la résistance des Algériens.

<sup>1</sup>-Professeur en Histoire moderne et Contemporaine- département d'Histoire- Université Djilali LIABES - Sidi-Bel-Abbes.

C'est officiers du génie participeront avec beaucoup d'efficacité aux travaux cartographiques en Algérie. Parallèlement donc, l'organisation de la colonisation amène un renfort d'officiers du génie qui, chargés de construire ponts, routes et infrastructures urbaines participeront aux levées à grande échelle dans les zones déjà colonisées. Néanmoins, c'est la participation des topographes aux colonnes offensives de l'armée d'Afrique qui donne lieu à la plus grande accumulation de matériaux cartographiques. C'est le cas de notre redoute.

Du haut de leur observatoire, les officiers du service du génie militaire préméditaient déjà, les calculs topographiques pour obtenir des résultats chiffrés et installer ainsi une redoute principale et «capitale» pour ainsi dire au cœur de la région de la Mekerra. Anciennement, le Génie était une des composantes de l'armée de terre, c'est-à-dire l'armée d'Afrique, qui devait remplir sa mission colonisatrice. Le Génie désignait donc, les unités qui sont chargées de missions techniques en soutien des unités offensives ou défensives. Dans le cadre d'une manœuvre offensive comme celle de 1843, le génie était chargé de préparer le terrain afin de faciliter le déplacement des armes et l'aide à la mobilité, mais surtout la création de ponts.

Donc, une première question s'impose. **Quel était l'endroit exact de cette redoute?** On sait, que le choix dans l'ensemble avait plusieurs paramètres. Mais, cette question nous renvoie directement au réel d'un espace qui est le notre. Mais, on répondant à cette question, on comprendra mieux pourquoi Sidi-Bel-Abbès est devenue une grande ville. **La deuxième question est liée à la première. Mais, elle est beaucoup plus difficile qu'on le pense. Elle s'intéresse à la toponymie.** En effet, cette redoute a pris le nom de Sidi-Bel-Abbès. De ce fait, donner un caractère durable et permanent à un projet, n'est certainement pas un cas simpliste. Puisque, les premiers documents attestent que le premier nom de cette redoute à un détail près, était bel et bien Sidi-Bel-Abbès.

**I- L'installation de la redoute le 18 juin 1843:** Depuis le début de l'invasion française, l'armée d'occupation ne fait qu'appliquer une stratégie d'expansion par étapes horizontales; mais aussi à trois niveaux verticales: Est, centre et ouest. Les 36 450 hommes et plus de 650 navires partent de Toulon, le 25 mai 1830 et débarquent le 14 juin 1830 à Sidi- Fredj puis s'orientent vers Oran et Annaba. Les troupes françaises progressent et rien ne semblent les arrêter même si officiellement l'on parlait encore de tâtonnement. Toutefois, ce tâtonnement concernait la politique à suivre envers les colonisés et non sur la question de rester en Algérie ou de repartir.

En Oranie, après l'occupation d'Oran et Mers El-Kebir. Voici venu, le tour de la seconde ligne d'occupation. C'est-à-dire les autres villes de

l'intérieur. Cette tâche, a été confiée d'abord au maréchal Clauzel, venu tout droit des États-Unis d'Amérique. C'est lui, qui va brûler Mascara en décembre 1835 avec Tlemcen en janvier 1836 et s'en emparer momentanément. Il avait donc, traversé la vallée de la Mekerra. Ensuite, vint le général Bugeaud avec sa politique de la terre brûlée va ainsi créer des gîtes d'étapes sur les pistes de routes déjà existantes. C'est Lamorière commandant de la division d'Oran qui va continuer cette stratégie en traçant des camps de reconnaissance et d'observation à travers le tracé de la route Est-Ouest (Tunisie-Maroc) et nord-sud (Méditerranée-Sahara). Il se trouve que dans cette géométrie, il y a forcément un axe<sup>[2]</sup>. C'est à dire un centre et voilà pourquoi la ville de Sidi-Bel-Abbès se situe dans une parfaite centralité entre plusieurs villes périphériques de l'Oranie (Oran, Tlemcen, Ain-Témouchent, Mascara, Saida, Daya). La distance moyenne entre tous les postes était de vingt lieues. Cette distance correspond à un trajet de 80 kilomètres environ. Donc, l'armée coloniale peut ainsi intervenir d'une main de fer en 24 heures en cas d'une possible insoumission latente ou déclarée de la part d'une population locale cantonnée en fractions de tribus. La création de la redoute s'inscrit dans cette logique qui sert en même temps pour surveiller la population locale.

Le général Lamorière procédait par étapes. Il était question de faire d'abord la reconnaissance ensuite s'installer définitivement. Cette tactique est représentée d'une manière remarquable dans une étude mise en œuvre pour expliquer le programme colonial d'urbanisation dans le cas de Sidi-Bel-Abbès, notamment en exploitant les marabouts dans cette action: «Cette pensée se traduit sur le terrain par la création de redoutes qui se définissent comme des ouvrages fortifiés isolés et des lieux de retrait en cas d'attaque. Elles ponctuent l'espace pour en marquer les limites à la manière de l'araignée qui tisse sa toile pour immobiliser par la suite tout corps s'activant dans son territoire»<sup>[3]</sup>. Selon A. Bekkouche, architecte à l'Université d'Oran. Sidi-Bel-Abbès étant une ville coloniale par excellence. Il faudrait par raisonnement logique, interroger les rapports d'Alexis de Tocqueville pour comprendre les fondements de la création de cette ville. En effet, elle a eu la bonne idée à penser à cet idéologue de la colonisation. Selon elle, l'esprit de Tocqueville plane sur les principes de localisation de cette cité coloniale.

Ainsi, en plus du choix de la position géographique. Le site, nous explique elle, était choisi selon la position des deux marabouts Sidi-Bel-Abbès El-Bouzidi et Moulay Abdel Kader. Devant le premier nommé fut assemblé les premiers éléments de la redoute militaire. Elle prend d'ailleurs le même nom en référence au marabout qui était le repère le plus marquant du site et aussi le plus élevé. Tandis que devant le deuxième fut construite la

caserne du campement des spahis (Campo). Toutefois, au-delà de l'histoire elle-même, cette explication paraît peu plausible étant donné que rien ne prouve jusqu'à preuve du contraire que le site du marabout Moulay Abdelkader existait avant l'arrivée des Français. En tout les cas, sur les nombreuses cartes de la subdivision que j'ai eu la chance de consulter. Le signe conventionnel du marabout n'est valable que pour le marabout Sidi-Bel-Abbès. A juste titre, le site de Mouley Abde-El-Kader a un lien de cause à effet avec l'installation du corps des Spahis à Sidi-Bel-Abbes, créé le 02 juillet 1845. Auparavant, il y avait les spahis irréguliers d'Oran actifs depuis l'année 1832. En décembre 1841, l'autorité coloniale a régularisé leur emploi en reconnaissance à leur dévouement au service de la France sous la bannière de Joseph Vantini dit général Yousef.

Mais, à partir de 1843, l'occupation totale devient la ligne de conduite de l'armée coloniale. Il n'était plus question d'une reconnaissance peu bruyante, comme c'était le cas de la traversée racontée du capitaine Safarny dans la région de Zeydour (Ain-Témouchent) en 1835. Par conséquent, la mission du cdt Bedeau était beaucoup plus hasardeuse puisqu'elle consistait à installer une redoute en terre dans un gîte déjà existant, mais dangereux à quelques mètres de la Mekerra. Le site ou fut élevé l'emplacement de cette redoute était déjà choisi étant un terrain de bivouac. Stratégiquement, il renfermait les deux principales artères Est-Ouest et Nord-Sud de la province d'Oran à 80 km<sup>[4]</sup> de l'une et de l'autre point.

En effet, dans cet endroit bien précis la Mekerra serpente un grand virage à droite, elle ralentit sa course et des marais se forment dans une vallée de jardins. Le site, se trouvait sur la rive droite de la Mekerra, donc à la portée d'une offensive de la résistance de la population locale venue de l'Ouest ou surtout du sud. Apparemment, c'était le plus important camp militaire jamais réalisé parmi les gîtes établis dans le trajet nord-sud jusqu'à Sidi-Ali Benyoub à tel point que selon certains généraux ce camp était appelé à une haute destinée. Ce projet militaire officiellement annoncée dès 1846. Rappelons encore qu'en cette année, le Ministre de la guerre avait décidé que le chef-lieu de la subdivision militaire d'Oran serait transféré à Sidi-Bel-Abbès<sup>[5]</sup>. Mais ce projet, on le sait sera contré par Thomas Bugeaud.

L'installation consistait non seulement à construire à la hâte une redoute mais surtout un pont sur la Mekerra. Notons que ce pont provisoire sera reconstruit une année après, avec du bois trouvé sur place.

**II - Description de la redoute:** Pour bien situer et comprendre les enjeux stratégiques de cette installation et finalement sa construction, il faudrait observer les documents d'archives de cette époque, et surtout les plans topographiques. En particulier, ceux trouvés dans les archives du génie militaire au château Vincennes à Paris<sup>[6]</sup> et ceux d'outre mer à Aix-en-

Provence<sup>[7]</sup>. Il ne faudrait, surtout pas confondre entre la première redoute et les installations en maçonnerie établies dans la même zone cinq années plus tard. Si pour la majorité des lecteurs, une carte et un plan désignent le même document, les cartographes font effectivement une distinction. Une carte est un document à petite échelle. C'est-à-dire lorsque les objets sur la carte sont petits, comme c'est le cas de notre redoute. Mais là, on parle généralement de carte lorsqu'il s'agit de figurer toute la région de Sidi-Bel-Abbès. Les objets sur le plan sont ainsi grands et très détaillés, ils se rapprochent plus de l'échelle originale. Les documents cartes, réalisés par les officiers du génie militaire ont pour but de synthétiser une information qu'un texte décrirait beaucoup plus difficilement. D'autant plus que la configuration du terrain est d'un grand intérêt pour l'historien. Le relief des cartes topographiques est représenté par un système de courbes de niveau et même dans certaines circonstances par des ombrages<sup>[8]</sup>. C'est ce que d'autres appellent la méthode suisse. Cette configuration, nous permet d'apprécier rapidement la pente du terrain. Notons aussi qu'avec l'échelle de la représentation à laquelle la carte est dessinée, on peut même mesurer la distance entre les points qui nous intéressent.

Cette redoute s'est construite sur le modèle de l'époque; C'est-à-dire une fortification en quadrilatère. Bastide s'appuyant sur des témoignages de colons qui se rappelaient encore avoir vu cette redoute confirme cette réalité<sup>[9]</sup>. Sa forme était donc rectangulaire. Ce témoignage veut dire aussi que cette redoute avait été détruite bien avant la réalisation du plan de la ville. Selon lui, les trois quarts de sa superficie qui était d'un demi-hectare environ, étaient enfermés en dedans des murailles à l'extrémité de la ville. Donc, il faudrait prendre en compte cette vérité dans la description générale.

Cette redoute était certes, en forme rectangulaire et complètement fermée, Cependant, ces trois angles saillants lui donnaient une vue d'un triangle équilatéral avec trois coins sortants. Donc, elle ne présentait pas d'angles rentrants comme certaines redoutes circulaires du moyen âge, mais plutôt sortants et saillons. Le premier angle, formait une avancée vers le nord. L'aiguille de boussole sur la carte est là pour nous indiquer le nord géographique. Cet angle du nord, a aussi une particularité. Il nous cache la porte de la redoute dans une courbe au tournant gauche. L'interprétation ne peut pas prêter à la confusion. C'est évident la force de la redoute vient du nord. C'est-à-dire Oran. Les deux autres angles sont au sud-ouest et sud-est. Dans le plan détaillé<sup>[10]</sup>, on remarquera que le camp des officiers et le service ambulance est placé à droite. Ce plan nous donne pratiquement tous les détails, même ceux concernant le parc des Chevaux, bœufs et autres éléments en dehors du camp.

Dans l'intérieur, se trouvaient trois grandes baraques en bois. L'une pour le service de la comptabilité, le magasin et les vivres et l'autre pour le service de santé et les officiers. Ces deux baraques sont situées au nord et à l'est de la redoute, quant aux hommes de troupe qui étaient environ 150 soldats, leur camp se situe au sud<sup>[11]</sup>. A titre comparatif, les casernes en pierres et locaux accessoires pouvaient renfermer 1185 hommes. Les écuries étaient conçues pour abriter 429 chevaux<sup>[12]</sup>. Mais le plan ne mentionne pas les détails du fait, s'ils étaient des soldats du génie, des Spahis ou des légionnaires. Selon d'autres sources, apparemment, ils étaient logés sous les tentes<sup>[13]</sup>. On sait que, historiquement aux environs de chaque campement militaire, des vivandières suivaient les armées en campagne pour vendre des vivres et des boissons aux soldats. Ce qui explique la formation de plusieurs maisons aux alentours de la redoute évoqués par Bastide<sup>[14]</sup>. Léon Adoué, nous explique qu'il s'agissait d'un petit village. Mais, les deux premiers historiens de la ville, passent sous silence et ne disent pas un mot sur les maisons un peu loin à gauche du Marabout indiqué dans le plan. Même si Adoué, évoque tout de même, les constructions fort légères non loin du pont, mais ces constructions ne se sont révélés qu'après la reconstruction d'un pont en fer. Vers l'année 1878. Donc, il n'y a rien d'intéressant dans cette évocation.

Le général Dubarail qui était un officier payeur à la redoute nous apporte dans ses mémoires son témoignage du mois de février 1844: «Nous arrivâmes à Sidi-Bel-Abbès à la fin février. Le poste se composait d'une redoute en terre à peine ébauchée... Ravitaillée par un convoi hebdomadaire d'Oran»<sup>[15]</sup>. Le plus important, est quelle tirait sa force du fossé naturel de la Mekerra.

Quoi qu'il en soit, le plus important pour nous, se passait en dehors de cette redoute. En effet, en établissant l'analogie des plans de cette redoute avec le contexte historique qui est l'année 1843. On peut discerner une explication du fait historique sous deux différents aspects. Le premier est qu'elle a été installée à quelques mètres de la rive droite de la Mekerra. Il est évident que le choix de la rive est un choix «tactique». Le deuxième aspect n'est pas lié au premier, puisque la redoute qui est censée être un espace de défense, a été construite dans une zone basse à proximité de la rivière.

Il est évident que cette zone est humide et inhospitalière. Mais, alors pourquoi, ce choix? Là est une autre histoire. On y reviendra sur ce thème dans une approche propre à l'Histoire de la fondation de la ville de Sidi-Bel-Abbès. Une chose est certaine, ce choix avait pour conséquence la propagation de la malaria et surtout la fièvre paludéenne. De ce fait, la mortalité<sup>[16]</sup> qui n'avait été que de 9 hommes en 1843, monta à 43 une année après, à 95 en 1845 et à 146 en 1846<sup>[17]</sup>.

**II- La fontaine et la présence d'une population locale:** La mise à l'écart du colonisé démarre par le langage et le vocabulaire, à commencer par le terme d'«indigène» ou encore ce mot raciste et injurieux de «nègre». Ce vocabulaire colonial désigne en effet un statut spécial fait pour renvoyer les sujets colonisés à une altérité fondamentale.

Pour mesurer la force de la violence toponymique, le cas de cette fontaine est très intéressant. Les noms de rues sont sans cesse interrogés dans leur puissance évocatrice à donner du sens. Donner des noms aux rues apparaît comme une démarche historique à la fois sur le plan pratique mais aussi dans une perspective d'appropriation du lieu et d'organisation de l'espace public. Le cas de cette fontaine «arabe» qui existait avant l'arrivée des Français devient un enjeu d'appropriation d'espace. Cette fontaine ne va pas se soustraire à une baptismation coloniale.

En définitive, dans ces plans généraux, on peut relever beaucoup de détails, mais aussi des enjeux qui font l'Histoire de cette redoute. D'abord, le pont à quelques mètres de la redoute. Apparemment ce pont était l'ancêtre de celui qui se trouve aujourd'hui à l'entrée de la cité Perrin ou le faubourg Marceau ((Barrio Alto, Marabout). Donc, juste à la rentrée de ce que les Bel-Abbésiens appellent «Trig el-Lefââ».

L'armée coloniale par cette action de construction d'un pont voulait garantir sa défense. Ce pont a été construit en 1844, non loin de la redoute pour relier les deux rives. Ce pont sera reconstruit en charpente en bois structurée sur place vers l'année 1853. Il fut ensuite remplacé par un pont en fer en 1878.

D'un autre versant, la construction de ce pont, ne veut pas dire qu'il n'y avait pas d'autres ponts de fortune dans les parages pour accéder d'une rive à l'autre. Précisément, les plans attestent cette réalité<sup>[18]</sup>. Effectivement, il y'avait un pont juste en face d'une fontaine. En effet, selon nos documents un autre pont existait sur cette rivière de la Mekerra. Il se trouvait juste en face de la fontaine. D'un autre côté le Marquis de Mossol avait écrit en 1852, qu'un marché arabe, très important pour le commerce du bétail, des grains et des laines se tenait tous les jeudis de la semaine.

En parlant de «fontaine» dans ce plan<sup>[19]</sup>, à quelques dizaines de mètres. Apparemment, il s'agissait d'une source d'eau ou «Ain» selon la population locale. Et si les officiers topographes du génie ont établi dans leurs cartes le terme «fontaine», cela veut dire aussi qu'il s'agissait probablement d'une fontaine à pompe actionnée par manèges d'animaux. Cette technique était connue depuis des siècles en Algérie. Surtout que dans la zone, on peut aussi remarquer un rassemblement de maisons appartenant à la population locale. Une petite forêt à gauche décore la rive environnante comme un bosquet mis en place par les porteurs d'eau de l'époque dont le métier était

de transporter l'eau pour leurs clients qui attendaient tranquillement à l'abri d'une chaleur suffocante. Les ouvrages historiques coloniaux en général passent sous silence, ce beau décor concernant la vie quotidienne de la population locale avant l'arrivée des français.

L'appellation «rue de la fontaine romaine» (Aujourd'hui avenue frères Belhoucini) ne peut passer inaperçue. En effet, ce nom a un lien immédiat avec cette fontaine. D'ailleurs même l'école primaire de ce coin historique portait le nom de la fontaine romaine. Les catholiques du faubourg Marceau n'ont pas tardé à bâtir une église en face de la fontaine. Cette église portait le nom de l'église du sacré cœur. Cette fontaine devait se trouver au tournant de la rue Sahah Miloud, au bas de la mosquée El-Rahma, puisque c'est dans cette rue que l'on pouvait trouver les Bains-Douches. Les anciens Bel-Abbésiens établissaient jusqu'à un temps récent une analogie mythique avec les anciens lavoirs. La littérature populaire bel-Abessienne a semble-il beaucoup a proposé dans cette histoire.

Et juste pour bien comprendre que dans une situation militaire comme celle-ci, un point d'eau fait partie du système de défense mis en place par le général en chef. Disons qu'une source d'eau fraîche est toujours la bonne pour un campement. Ainsi l'adage local: «Il ne faut jamais dire: fontaine, je ne boirai pas de ton eau» est bon à savoir. Il est vrai que l'eau potable ne manquait pas dans la vallée, puisque de nombreuses sources existaient sur plusieurs kilomètres tout au long de la Mekerra.

Rappelons aussi que, l'ancien maire de la ville a évoqué dans son livre l'histoire d'une fontaine arabe réhabilitée quelques années plus tard par le budget de la ville. Mais cette fontaine semble être une source qui se trouvait dans le centre ville. Probablement, dans l'actuel marché couvert. Ces différences établis, nous prouve en tout les cas, une réelle présence d'une population locale avant l'installation de la redoute.

Et quand est-il de cette fameuse fontaine perpétuée par la légende locale qui s'appelait «Ain-Ba-Daho»?

Cette fontaine selon les témoignages oraux, se trouvait dans le jardin public. C'est-à-dire sur la rive droite. A moins, qu'avec le temps le réel et l'imaginaire se sont profondément confondus.

La fontaine qui nous intéresse se trouvait de l'autre côté sur la rive gauche. Ce choix géographique d'installer une redoute sur la rive droite avait ses motifs et ses mesures militaires mais aussi ses buts économiques puisque, on remarquera aussi un long tracé de route appelé: Route de Mascara. Cette route passait justement dans son point le plus bas en altitude entre la rive droite de la Mekerra et la redoute. Et de surcroît, un site malsain et marécageux. Mais, elle fut incontestablement une voie majeure avec celle qui va du Tessala au nord à Daya au sud. Et enfin, la qoubba de

Sidi-Bel-Abbès El-Bouzidi. Un peu loin sur la gauche, mais sur l'autre rive. Cette qoubba était suffisamment visible en hauteur pour être remarquée parmi les autres repères que je viens de citer. Alors, qu'on ne vienne surtout pas me faire croire que les officiers du génie militaire croyaient à la baraka du Marabout par conviction religieuse. Expliquant ainsi, la baptismation de leur redoute au nom du saint homme d'une manière fantaisiste. A juste titre, Léon Adoué<sup>[20]</sup> avait bien noté qui s'agissait d'une légende.

La baraka, en effet, est une notion qui a préoccupé beaucoup de chercheurs en anthropologie et littérature ethnologique et autres. Et même si cette définition en Histoire ne prend en compte que la baraka des marabouts. On serait dans l'erreur dogmatique de croire que le Maraboutisme est une donnée constituant une réponse pour expliquer l'Histoire de la ville de Sidi-Bel-Abbès.

**III- Enjeux et périls sur l'histoire d'une ville coloniale:** on dispose Certainement, de quelques documents à quoi je vais m'appuyer dans cette brève analyse. Mais, l'enjeu reste grand. Il faudrait bien plus pour dissiper des mythes et de surcroît coloniaux pour écrire un Histoire plus au moins authentique. Ainsi, s'agissant des enjeux d'un exposé historique concernant la ville coloniale de Sidi-Bel-Abbès, sans doute serait-il plus orthodoxe d'attendre encore plus de couverture monographiques d'ici là, peut-être que l'histoire sera complétée et achevée.

Mais, il devient urgent aujourd'hui, d'analyser pour justement révéler une histoire trop mythique, en commençant par faire la distinction entre fait réel dans le temps ayant une concordance dans l'espace et fait fallacieux imaginé par les chroniqueurs coloniaux. Le moindre détail a son importance dans la déduction finale.

Certaines plumes de par leurs reflexes nostalgiques, ont attaché des faits imaginaires et mensongères à cette première redoute attestant que l'Émir Abdelkader tenta d'attaquer la redoute en 1843, mais se heurta à une farouche contre offensive. De nombreux sites et blogs croient à tort aux mythes des généraux de cette légendaire redoute, il est vrai, propagés par les journaux de l'époque et autres mémoires du colonel Géry et le commandant Barral qui n'était pourtant qu'un lieutenant payeur de garnison à cette époque<sup>[21]</sup>. D'autres faits, ayant un rapport direct avec la légion étrangère. De nombreuses fausses aventures des corps des Spahis se sont rapportés aussi à l'Histoire de cette redoute. C'est vrai que l'Histoire s'écrit au crayon. Toutefois, pour revenir à la vision de l'histoire coloniale, il est tout de même utile de signaler que cette idée fixe d'une civilisation occidentale dominante a amené bon nombres d'historiens à faussement analyser les événements.

Jean Michon<sup>[22]</sup> attache pour sa part la légion étrangère avec la pré-fondation de la redoute depuis le tout début de l'année 1842. Et dire qu'à

cette date précise, le plan de la redoute n'était même pas élaboré. Le premier plan topographique de la redoute a été signé par le commandant du génie de la subdivision de Tlemcen le capitaine Claubert, en date du 12 septembre 1843. Il fut approuvé le 05 novembre 1843. On peut, bien évidemment, faire la distinction entre l'histoire écrite par des Historiographes<sup>[23]</sup> qui est une histoire plus au moins officielle et celle écrite par des historiens. Mais, ce n'est pas suffisant.

Il s'agit ici d'analyser l'ambiguïté qui entoure la fondation de la redoute concernant en premier ordre le corps du génie militaire. La légion étrangère, qui est effectivement un corps d'armée créée par ordonnance royale le 9 mars 1831 et sera bien évidemment assimilée plus tard aux régiments français. Mais cette légion ne possédait au début de sa création encore ni cavalerie, ni artillerie, ni de service de génie militaire. Sa création était plus une réponse à de multiples problèmes, que connaissait la nation française à cette époque, qu'une réelle volonté de former une unité étrangère.

Pour comprendre les causes de la fondation de cette redoute, il faudra aussi, s'interroger sur son lien avec non seulement la légion étrangère, mais aussi celui des Spahis. Le général Émile Mellinet, venu en Algérie en 1841, est sans doute le militaire qui symbolise le mieux ce lien. Il fut le premier colonel de la légion étrangère le 15 mars 1846. Il était donc le doyen du premier régiment étranger. Il fut aussi nommé commandant de la subdivision de Sidi-Bel-Abbès. C'est pourquoi, certains lui ont attribué la gloire du fondateur de la ville de Sidi-Bel-Abbès en 1846.

Il est vrai que c'est le Colonel Mellinet qui a mis en place la Commission consultative autonome pour la création de la ville de Sidi-Bel-Abbès. C'est vrai aussi que c'est lui qui nomma le capitaine Eugène Prudhon du génie militaire comme président de cette commission. Mais, il l'a fait comme étant commandant de la subdivision militaire de Sidi-Bel-Abbès deux années après et non comme commandant du premier régiment de la légion étrangère. Ce détail est d'une extrême importance. Il exprime à lui seul l'appropriation abusive d'une action de se rendre propriétaire d'un mythe.

L'Histoire d'une ville liée à une conjonction de plusieurs facteurs géographiques et militaires est souvent teintée avec d'autres histoires plus farfelues les unes que les autres.

La Légion étrangère ne commence à s'enraciner en Algérie et ne va prendre définitivement sa place dans l'armée française qu'à partir de 1840. On sait que le pouvoir en place à Paris, voulait à travers cette création rassembler et éloigner les officiers sympathisants du premier empire. D'ailleurs, très vite elle est appelée à servir en Espagne depuis le mois de septembre 1833 dans des circonstances bien particulières. L'idée de l'installer à Sidi-Bel-Abbès, viendra avec le projet d'une fondation d'une

grande ville au cœur de la vallée de la Mekerra. Le marquis de Massol, dans sa lettre à M. Eschavannes en 1852 nous confirme que c'est bien le génie militaire du capitaine Prudhon qui crée la ville. C'est lui le premier architecte. C'est donc, lui à partir des années 1848-1849, qui eu l'idée de puiser sur les ressources possibles de la légion mais pas avant. Dans le régiment étranger, il avait trouvé une main d'œuvre qualifiée: Ouvriers d'art, ébénistes, maîtres maçons, dessinateurs et autres.

Effectivement, le 19 février 1847, le maréchal Bugeaud à la fin de son séjour en Algérie avant d'être remplacé au mois de septembre de la même année, arrêta les grandes lignes de l'occupation militaire de Sidi-Bel-Abbès: trois bataillons (deux du 1er régiment étranger et un du 44e régiment d'infanterie de ligne), quatre escadrons et une section de canons de montagne<sup>[24]</sup>. Son action de toujours était d'impliquer l'armée coloniale dans la colonisation. On le voit bien le régiment étranger n'était pas le seul corps militaire à Sidi-Bel-Abbès. Il faut bien le souligner.

Le feu R. Lahcen<sup>[25]</sup>, dans sa communication au deuxième colloque sur l'Histoire de Sidi-Bel-Abbès en 2005, avait bien étalé l'ensemble des actions effectuées dans toute la région par les légionnaires. Néanmoins, il faut bien le souligner, sa principale et presque unique source, n'était autre que le fameux livre du maire de la ville Léon Bastide.

L'Historien Aimad Tabet, consacra quand à lui, tout un chapitre au rôle de la légion étrangère à Sidi-Bel-Abbès. Comme pour marquer cette nécessité de retracer l'Histoire de l'une vers l'autre et vice versa. Il eut raison, en tout cas de comparer le mythe de la légion étrangère à Sidi-Bel-Abbès à une image d'Épinal. C'est vrai, son Histoire emphatique et exagérée cache la vérité en nous montrant que le bon côté des choses vu par les légionnaires<sup>[26]</sup>.

L'Historien Pierre Vallaud<sup>[27]</sup> Avant de procéder à une analyse sur l'adaptation d'une population européenne dans une ville coloniale, préféra jeter son dévolu sur les premiers petits colons qui se sont implantés dans la ville de Sidi-Bel-Abbès. Une lettre au préfet d'Oran datant du 25 Aout 1861. L. Pierre et son épouse Catherine Michaud, sollicitant une prime pour la construction d'une noria actionnée par des bœufs, disent être arrivés dans la région de Sidi-Bel-Abbès depuis vingt ans (1841). Pour dire qu'il existe plusieurs pistes qui mènent à la période d'avant la fondation de la ville. Les premières lettres adressées au premier commissaire civil de la ville le comte de Villetard, attestent que les conditions de séjours de petits colons sont telles que beaucoup d'entre eux y laissent effectivement la vie. Face à une administration arrogante et indifférente<sup>[28]</sup>. En tout cas, ces multiples lettres remettent en cause le mythe d'une légion protectrice et paternaliste.

**VI- Le nom de la ville au temps des officiers saint-simoniens:** Le principal gîte d'étape usité entre deux points qui sont Oran (nord) et Daya (sud), fut donc la redoute du marabout Sidi-Bel-Abbès. C'est lui qui donnera son nom à la nouvelle ville coloniale<sup>[29]</sup>. Le nom de Biscuit-ville fut attribué à tort à Sidi-Bel-Abbès. Ce nom était donné aux nombreux dépôts de vivres et lieux de bivouac répartis le long des itinéraires des colonnes qui sillonnaient de vastes étendues. D'ailleurs, les premiers documents attestent que le premier nom de cette redoute à un détail près, était bel et bien Sidi-Bel-Abbès. L'on peut se demander si cette affaire de toponymie n'a pas un lien avec les «idées» d'officiers saint-simoniens apparus quelques années plus tard. En effet, l'action de baptiser les gîtes d'étapes relevait des prérogatives des officiers en chef. Mais, Au delà de la séduction du thème, ce n'est là qu'une hypothèse. Néanmoins, malgré nos soupçons, nous sommes là, aux racines de l'histoire d'une ville coloniale par excellence. Cette redoute nous paraît à la jonction d'une politique coloniale en Algérie. L'année 1843, nous paraît, en effet comme une année de transition historique. Faut-il occulter ce sujet? Certainement pas. Mais il faudra néanmoins faire un certain nombre de constats de la société algérienne de l'époque. Trop éprouvée, il est vrai par plusieurs siècles de dépérissement et de décadence.

Lamoricière, promu général de division en 1843, avait déjà dirigé le service du bureau des affaires arabes en raison de sa connaissance de l'arabe dialectal. C'est un poste de première importance. Il était chargé d'entretenir des relations avec les autochtones. Le nom de la ville a forcément un lien avec l'armée d'Afrique. La cité est un témoin d'une époque. Tel nous apparaît la baptismation de la ville, à la jonction de deux politiques coloniales.

La politique de la colonisation par l'«association» officiellement imaginée par le Père Enfantin dans son ouvrage paru en 1843, prévoyait déjà l'idée que les colons européens devraient se consacrer aux activités industrielles laissant aux «Indigènes» l'agriculture et l'élevage.

Un des membres importants du service du bureau des affaires arabes de l'époque était le célèbre officier arabisant, mais aussi historien et écrivain Edmond Pellissier de Reynaud. Particulièrement connu pour être l'officier le plus Saint-simonien. Cet officier était l'un des premiers partisans de la politique de l'association avant même l'interprète militaire Ismaël Urbain, Jourdan, Carette, Deneveu, Enfantin et Berbrugger... et autres continuateurs partisans du deuxième empire et de l'occupation totale de l'Algérie, prônant une politique beaucoup plus autoritaire, tout en défendant les droits des Algériens dans leurs «douars». Autrement dit, que faire de cette population qu'il n'était pas question d'exterminer comme cela avait été fait en Amérique, ni de refouler vers le sud?

La «Redoute de Sidi-Bel-Abbès» était l'appellation d'origine d'un camp militaire avant d'être celui d'une ville. Voilà pourquoi cette question toponymique est d'abord une question militaire. Sans doute était-il encore trop tôt, ou déjà trop tard Pour entamer un débat entre l'inspiration des officiers saint-simoniens d'un côté et les officiers des bureaux arabes de l'autre côté. Mais, tout cela en définitive portait son échec dans l'utopisme de la politique indigène elle-même.

C'était une action du service du génie pour renforcer une position dans un contexte historique déjà cité auparavant en prévision d'une éventuelle attaque qui arrivera inévitablement une année et demi plus tard, plus exactement le 30 janvier 1845. Cette année, fut aussi marquée par l'événement de l'exode d'une grande majorité de la population locale vers le Maroc. Et comme un malheur ne vient jamais seul, le territoire des Béni-Amer fut frappé de dépossession d'une façon générale de toutes les sections de tribus. Le territoire fut déclaré acquis à l'État colonial par suite d'un arrêté du gouverneur général le duc d'Isly, en date du 18 avril 1846. Il est vrai aussi que la confiscation des terres d'Algériens en Algérie a débuté depuis la proclamation de l'ordonnance du 24 mars 1843 et celle du 21 juillet 1846. Le général Bugeaud, confisque 200 000 ha de terres habous dans les deux années qui suivent l'année fatidique de 1843. Et finalement, une autre dépêche du même général vient comme une épée de Damoclès enfoncer les bases d'une création d'un grand centre de colonisation, mais ce ne fut qu'un an après que fut créée la commission officielle présidée par le capitaine Prudhon, afin d'établir la fondation d'une grande ville. Mais, cela est une autre histoire.

Les tristes événements qui ont frappé les Béni-Ameurs deux années après, d'abord par les représailles de la journée sanglante du 30 janvier 1843 et bien évidemment l'exode collectif vers le Maroc et un degré moindre vers le sud, ont certainement bouleversé toute la région.

**V- Toponymie et Transcription officielle:** Cette redoute a pris le nom de Sidi-Bel-Abbès et surtout de son tombeau, c'est à dire sa qoubba qui n'a pourtant rien d'une qoubba aujourd'hui suite à la médiocre réhabilitation réalisée vers la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Les officiers du génie militaire qui ont baptisé la redoute par le nom du marabout local, d'abord ne croyaient quasiment pas à sa baraka. Mais d'un autre côté, ils appréciaient sa qualité d'intercesseur auprès de la population locale. Cette «état d'esprit» était malheureusement bien ancré dans l'inconscient populaire. Voilà pourquoi, un énorme travail historique reste à faire. A juste titre, Léon Adoué avait bien noté qu'il s'agissait d'une légende en signalant dans son livre le sanctuaire d'El-Bouzidi<sup>[30]</sup>. Cette qoubba était suffisamment visible en hauteur pour être remarquée parmi les autres repères que je viens de citer.

Mais, on serait dans l'erreur dogmatique de croire à ce que certains pensent que la «baraka» d'el-wali salih est une donnée constituant une réponse pour expliquer la toponymie de la ville de Sidi-Bel-Abbès.

L'administration communale a remplacé délibérément le dôme habituel par un toit en tuiles vernissées au style mauresque. C'est pourquoi, il est vivement recommandé à ne pas confondre entre l'homme et sa qoubba. Puisque un énorme travail historique reste à faire. On le voit bien, l'enjeu d'une telle histoire locale traverse les siècles pour finalement aboutir à revendiquer une meilleure prise en charge de la mémoire locale par tout les intellectuels d'une région. A Sidi-Bel-Abbès, cette prise de conscience est devenue le cheval de bataille de la presse locale. D'un moins avec une mise en garde avec beaucoup de bonté<sup>[31]</sup> Le journaliste a mis en garde les risques d'un tel dérapage et surtout l'incapacité à percevoir le sens d'un événement historique.

Surtout que, d'un autre coté une énorme confusion perdue à travers les siècles entre Sidi-Bel-Abbès As-sebti qui a vécu à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, mort en 1205 à Marrakech et Sidi-Bel-Abbès Ould-El-Bouzidi mort en 1780.

La redoute de Sidi Ben Abbas était l'appellation d'origine du camp militaire sur les documents avant d'être celui d'une ville. Voilà pourquoi cette question toponymique est d'abord une question militaire. Et comme le toponyme devait s'écrire avec un Bel à la place d'un Ben ou Ibn ainsi qu'avec un «A» à la place de «Ain» en arabe puisque cette lettre n'existe pas en français. D'une manière historiquement explicable, il est intéressant de savoir que dans les premiers documents de cette redoute entre 1843-1849, la transcription de son nom sur les plans s'écrivait: Sidi-Ben-Abbas. Donc, avec la lettre N à la place de L et du A du prénom à la place du È.

Le gouverneur général prenant en considération la position centrale de la redoute construite en 1843, propose la création de la ville de Sidi-Bel-Abbès. Le 10 novembre 1847, le projet Prudhon est approuvé, et les constructions débutent aussitôt. Toutefois, Il fallait assurément, attendre la promulgation du décret officiel de la fondation de la ville, le 5 janvier 1849 pour authentifier la conformité de la transcription officielle du nom de la ville. Ajoutons à cela l'usage grammatical de la langue française, qui veut que les noms composés soient liés par des traits d'union, c'est donc l'orthographe très souvent utilisée de Sidi-Bel-Abbès qui a prévalu dans l'administration jusqu'à aujourd'hui.

**Conclusion:** L'Histoire de cette redoute trouve son prolongement dans l'Histoire de la ville de Sidi-Bel-Abbès. Voilà pourquoi, il faudrait absolument faire la distinction entre les deux histoires. Il s'agit comme

même d'une période de cinq années entre 1<sup>er</sup> juin 1843 et le 10 novembre 1847 ou la ville de Sidi-Bel-Abbès, n'existait pas encore. Certes, il est très difficile de dissocier l'Histoire de la ville de Sidi-Bel-Abbès de celle de la légion étrangère. Mais, il est nécessaire de dissiper peu à peu l'ambiguïté qui se définit de manière nette par un lien indissociable entre deux temps dans le même espace. D'abord, ce mythe de fondation inséparable. Sans quoi, il n'y aurait jamais eu la création de la ville sans la légion étrangère. On le voit bien, dans l'Histoire «isolée» de cette redoute. La redoute, était une conception stratégique de l'armée d'Afrique et une réalisation du service du génie militaire. La légion a suivi cette installation. Ensuite, il faudrait aussi souligner la deuxième anomalie qui concerne l'absence totale d'une population locale dans une grande vallée fertile et riche. Même s'il est vrai que plusieurs éléments à différents niveaux sont à l'origine de la fondation d'une ville coloniale de la dimension de Sidi-Bel-Abbès. Mais, il ne faudrait pas qu'un aspect quel qu'il soit et de surcroît violent s'impose comme un fait unique et irréfutable. Ce qui est noir, n'est peut être qu'obscur. Et finalement, il ne faudrait pas oublier de dissiper le troisième mythe qui concerne le nom de cette redoute. Mais là est sans aucun doute une autre Histoire puisque ce mythe est une contre vérité du mythe du légionnaire qui a toujours insisté à donner une «âme glorieuse» à son Histoire. Les mythes fondateurs des villes ont toujours existé.

#### Bibliographie et Références.

- [1]- Voir nos contributions sur les lundis de l'Histoire par Pseudo-Al-Mecherfi, in journal électronique Bel-abbès-Infos.
- [2]- ARCHIVES du service historique de la Défense. Série « Génie », cartons 1H778 à 1H785.
- [3]- BEKKOUCHE (Ammara): (Architecte - USTO, Chercheuse associée au CRASC.), « Enjeux coloniaux et projection urbaine en Algérie: Le cas de Sidi-Bel-Abbès », In revue *Insaniyat*/13/2001, pp 45-59. *Insaniyat* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 28 février 2013, consulté le 25 mai 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/11118>
- [4]- Cette distance est mesurée par lieux dans certaines sources. Notamment, Léon Bastide : Il cite : Dix-huit lieux, l'équivalent de 80 Km environs. Il faudra aussi dans ce cas exploité les cartes routières pour mesurer les distances actuelles. Le Marquis de Massol, cite une distance de à vingt-deux lieux d'Oran.
- [5]- BASTIDE (Léon): Sidi-Bel Abbès et son arrondissement, Histoire administrative, travaux publics, imp. Perrier, Oran, 1880, p 51
- [6]- Les inventaires des cartes conservées à Vincennes nous informent que dans la province d'Oran par exemple, une colonne Bugeaud-Lamoricière-duc de Nemours partie de Mostaganem avec les topographes Martimprey, Bousquet et Ranson atteint Tagdemt et Mascara en juin. En octobre-novembre, une colonne Bugeaud-Lamoricière parcourt avec le topographe Martimprey l'itinéraire reliant Mascara et Saïda.
- [7]- Archives Aix-En-Provence. Fond G.G.A. Fond du département d'Oran. Série M.
- [8]- Rapport du Chef du génie militaire de la Subdivision de Tlemcen.

- [9]- BASTIDE , Op-Cit , p 21.  
[10]- Plan détaillé n° 03. Échelle : 1 Cm = 50 m.  
[11]- Plan général de la redoute n° 2.  
[12]- BASTIDE, Op-Cit , p 42.  
[13]- ADOUÉ ( Léon) :La Ville de Sidi Bel Abbès , Histoire, Légendes, Anecdotes, imp. René roidot, sidi bel abbès , 1927,p 39.  
[14]- Ibid, p 29  
[15]- Du Barail (Mémoires) : Mes souvenirs, tome premier 1820-1851,paris, douzième édition.1897.p 226.  
[16]- ADOUÉ, Op-Cit, p 40.  
[17]- Ibid , p 42.  
[18]- Archivé Château Vincennes. Série H1. Plans généraux de la redoute .N° 1 et 3.  
[19]- Plan général, N° 02.  
[20]- ADOUÉ, Op-Cit, p 29.  
[21]- Mémoires du Général Du Barail, Op-Cit. p 226.  
[22]- MICHON (Jean): Sidi-Bel-Abbès: Capitale légionnaire, Presses Universitaires de France, «Guerres mondiales et conflits contemporains». Année 2010/1 n° 237) pages 25 à 38.  
[23]- Jean Michon est Chef du centre de documentation de la Légion étrangère  
[24]- MICHON,Op-Cit,p 26.  
[25]- LAHCEN (Rabah) et autres : Le rôle de légion étrangère dans la région de Sidi-Bel-Abbès. Actes du 2 eme colloque 2005- Histoire de la région de Sidi-Bel-Abbès -Tome I - pp 34-47.  
[26]- AINAD-TABET (Redouane)- Histoire de d'Algérie- Sidi-Bel-Abbes, de la colonisation à la guerre de libération en zone5; wilaya V (1830-1962); enag /édition,1999, p 65.  
[27]- VALLAUD (Pierre): La guerre d'Algérie, de la conquête à l'indépendance. 1830-1962, édition le grand livre, Paris, 2006, p 42 et 43.  
[28]- Ibid,p 44.  
[29]- BASTIDE, Op-Cit , p 21.  
[30]- ADOUÉ,Op-Cit, p 29-31.  
[31]- KADIRI (Mohamed) : Sidi Bel Abbès : Guide touristique, une copie à amender. In Quotidien d'Oran, le 07 juin 2010.

الملخص: الحصن العسكري لسيدى بلعباس، خمس سنوات قبل تأسيس المدينة: يبقى القرن التاسع عشر في قلب هذا الحدث، كما هو دائما في تاريخ كل المدن الاستعمارية. هناك فترة تاريخية غامضة تبدأ من زمن تأسيس الحصن العسكري لمدينة سيدى بلعباس في 12 يونيو 1843م، وتنتهي عند تاريخ الموافقة على مشروع بناء مدينة في 10 نوفمبر 1847م، في هذه الفترة التي تمهنا ظل الحصن المكون الأول للاستراتيجية عسكرية الاستعمارية على كل الغرب الجزائري، والتي جعلت من هذه المدينة تحترق ببطء التاريخ المعاصر للجزائر. إن ضباط الهندسة العسكرية خططوا بحسابات طبوغرافية لتثبيت الحصن الرئيسي في قلب منطقة المكرة. سوف نقوم بتحجيص هذه الواقعة التاريخية من خلال وثائق

أرشيفية وخرائط طبوغرافية عثرنا عليها في محفوظات للجيش البري الفرنسي في مركز أرشيف فانسين بباريس و أيضا تلك التي وجدناها في إيكس بروفانس.

كان الاسم الأول للحصن العسكري يحمل اسم سيدي بلعباس خمس سنوات قبل وجود المدينة نفسها، ولهذا علينا الفصل بين تاريخ هذا الحصن و تاريخ المدينة لنتمكن من كشف الغموض الذي يحرق بهذه الفترة التاريخية المعاصرة.

الكلمات المفتاحية : التاريخ المحلي ،علم أسماء الأماكن، الحصن العسكري، المرابط، القبيلة، اللغيف الأجنبي، الأسطورة التاريخية.